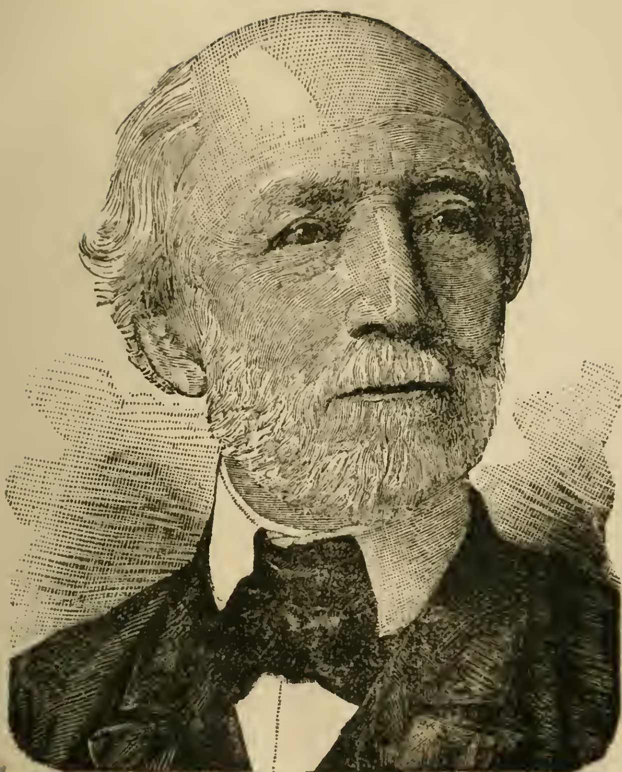
LE COMTE DE FALLOUX





LE COMTE

DE

FALLOUX

Ancien Député. — Ancien Ministre. — Membre de l'Académie française. — Grand Agriculteur

---

1811-1886

« J'ai été content de voir le comte
« de Falloux. C'est un bon,
« c'est un grand serviteur de
« l'Eglise. »

LÉON XIII.

1886

LE COMTE

DE

FALLOUX

Ancien Député. — Ancien Ministre. — Membre de l'Académie française. — Grand Agriculteur.

BIOGRAPHIE

I.

Le comte Alfred-Pierre de Falloux, homme politique, ancien député, ancien ministre, membre de l'Académie française, grand agriculteur, naquit à Angers le 7 mai 1811, d'une famille de commerçants angevins.

Après les perturbations révolutionnaires et les gloires ensanglantées de l'Empire, le roi

Louis XVIII récompensa, par des lettres de noblesse, les services que cette famille avait rendus à la monarchie légitime, pendant ces jours et ces années de troubles et de douleur. C'est sous Louis-Philippe seulement, 30 novembre 1830, que furent entérimées les lettres patentes de Charles X, portant érection d'un majorat au titre de comte, en faveur de M. de Falloux père, transmissible à sa descendance de mâle en mâle.

M. de Falloux fils, le comte de Falloux dont nous écrivons la biographie, se fit d'abord connaître par des ouvrages empreints d'un amour passionné pour l'ancien état de choses et qui donnèrent la mesure de sa foi politique et religieuse : L'*Histoire de Louis XVI* (1840), l'*Histoire de Saint Pie V* (1844), et, vers la même époque, *les Annales de la Charité*.

Recommandé par ses tendances et ses relations légitimistes, il fut élu député par les électeurs de Maine-et-Loire et prit sa place à la Chambre dans l'opposition de droite et y défendit vivement ce qui fut appelé, dès lors, la cause de l'enseignement.

Le 24 février 1848, le comte de Falloux donna un témoignage d'adhésion loyale au nouveau gouvernement de la République, en adressant une sorte de circulaire à ses amis royalistes, pour leur recommander son exemple. Nommé membre de l'Assemblée constituante, il y déploya, dès l'abord, un zèle et un courage politiques auxquels ses adversaires mêmes durent applaudir. Le 15 Mai, il était à la tête des organisateurs de la résistance, et le 29, on le nommait rapporteur dans la question des chantiers nationaux, et ses conclusions furent, que ces ateliers, menaçants pour l'ordre public, devaient être dissous immédiatement, ce qui fut le prétexte des terribles Journées de Juin, où la cause de l'ordre faillit périr dans le sang et où l'existence de la société fut l'enjeu de cette épouvantable lutte.

On ne se rappelle pas sans frémir ces journées terribles. Tout le monde prévoyait la catastrophe qui allait avoir lieu. Sous prétexte de donner du pain par le travail aux 200,000 ouvriers ou employés de toute sorte que la révolution avait mis sur le pavé et affamé, on

avait ouvert des ateliers soi-disant nationaux et enrôlé ces prétendus travailleurs pour y aller travailler. Jusque là c'était bien ; mais le grand malheur à tout cela, c'est qu'il n'y avait pas de travail à faire, autre que celui d'ouvrir des tranchées et d'en jeter les déblais à droite et à gauche de la voie et de fermer ensuite ces tranchées en les comblant, en les remblayant. L'inutilité de cette besogne et le prix fou auquel cette inutilité l'établissait saute aux yeux. Il est vrai que ces travailleurs d'nn nouveau genre l'accomplissait un peu en amateurs. Les coups de pioches et de pelles eussent été faciles à compter. Les trois quarts du temps les ouvriers appuyés sur leurs instruments de travail causaient à leur aise dans la tranchée et laissaient couler les heures jusqu'à ce que ce fut le tour de celle de la paye. A ce moment l'énergie semblait leur être rendue. Ils tapaient rude sur la terre pendant quelques minutes, les dernières de la journée et ils passaient à la caisse d'où ils se rendaient par groupes dans les cabarets voisins pour continuer, en buvant, leur causerie politique. Cette vie, qui eut fait la félicité du

grand peuple romain, était loin d'être l'idéal de l'ouvrier parisien des ateliers. Leur dignité de citoyen s'en trouvait blessée et l'exercice de leurs droits politiques leur paraissait compromis. Les meneurs, c'est-à-dire ceux que la nature avait pourvus de vigoureux poumons et d'une voix retentissante, et qui avec ces instruments, étaient capables de divaguer en parlant, montaient sur les chaises ou sur les tables et excitaient à la révolte générale. Ils demandaient si c'était pour avoir ce genre d'ordre que le peuple avaient fait la république, si le pauvre ouvrier, dont on avait employé les bras pour renverser les privilèges, devaient être parqués comme du bétail, vivre d'aumônes et retomber dans une servitude plus étroite encore que celle d'où ils étaient sortis. Il fallait en finir une bonne fois et profiter de ce qu'on était armé pour attaquer ce gouvernement de rétrogrades et assurer le triomphe de l'élément populaire. Des esprits ainsi excités étaient tout gagnés à ce qu'on appelait alors la révolution sociale et n'attendaient plus que le signe de la révolte. Le gouvernement savait bien que les ateliers

nationaux étaient devenus des foyers de conspiration ; mais il craignait de se mesurer avec les masses mêmes qui l'avait porté au pouvoir. Cependant après la manifestation du 15 mai, il n'y avait plus à hésiter. Il fallait dissoudre les ateliers nationaux ou se résigner à laisser périr la société. On sait que sur le rapport de M. de Falloux ils furent dissous et, quelle lutte épouvantable il fallut soutenir pour rétablir l'ordre.

Par ses principaux votes, le comte de Falloux appartint à l'extrême droite et il fut l'un des plus actifs promoteurs de l'expédition de Rome, qui eut l'honneur de replacer Pie IX sur le trône pontifical. Il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection de Louis Napoléon à la présidence de la République, il fut appelé au ministère de l'Instruction publique (20 décembre 1848). Ainsi, l'Université recevait pour chef celui même qu'elle regardait comme son ennemi direct. Le prince se plaisait souvent à ces antithèses. Pendant les dix mois qu'il resta au pouvoir, le comte de Falloux élabora un projet de

loi organique sur l'enseignement et il le soumit à l'Assemblée, sans en avoir saisi préalablement le Conseil d'Etat, infraction qui fut censurée par la Chambre et qui fit remettre le projet à l'étude. Lorsqu'il revint à l'Assemblée, M. de Falloux n'était plus ministre, M. de Parrieu l'avait remplacé (octobre 1849). Cette loi organique à laquelle le nom de Falloux est resté attaché, instituant quatre-vingt-six Recteurs, favorisait dans chaque académie les influences locales et assurait la prépondérance de l'autorité universitaire pour l'application de cette loi dont l'esprit était tout chrétien et que la République, âthée, s'est empressée de remplacer par la prétendue loi de la neutralité et de la liberté de conscience, qui supprime Dieu de l'école et perd l'âme de nos enfants.

Perdre l'âme des enfants ! c'est là le crime monstrueux de la République française ; crime qui est l'effroi des mères chrétiennes parce qu'elles savent jusqu'où il peut conduire, dans la voie du mal, l'âme du jeune homme qui n'a plus aucun frein à opposer à ses passions ; car on a beau parler de morale, de convenances, de

dignité à l'adolescent ; ces vertus sociales, qui ont bien leur poids aux yeux de l'homme fait, ne sauraient influer en rien sur lui que le sang travaille, que la sève excite, que le plaisir seul attire. Il vous dira, qu'il a bien le temps de devenir triste et morose, que la jeunesse doit être faite d'amour et de galanterie, qu'il n'a pas des forces pour n'en point user, que sa santé doit recevoir son épanouissement dans la gymnastique des jouissances de toute nature, qu'il sera assez tôt condamné au repos et à la régularité de la vie ; que la vie est courte, qu'elle aboutit au néant et que c'est une absurdité de n'en point jouir telle qu'elle est surtout quand le hazard de la naissance et de la fortune vous en ont ouvert les grandes portes. Il vous dira, l'insensé, élevé à l'école du matérialisme, que l'homme n'a qu'à s'occuper de lui-même ou de tout ce qui peut contribuer à ses satisfactions puisque, de son horizon du soir, la vie s'éteint dans la nuit éternelle ; et s'il pousse jusqu'au bout la logique des principes que l'athéisme lui inculque il ne manquera pas d'affirmer que les quelques années qu'il a

à passer en ce monde ne lui présentent aucun but digne d'être poursuivi, si ce n'est celui de son bien être. N'est-ce pas le plus grand des crimes, que de vouloir créer les générations à venir sur ce type ?

En effet, que seront elles ces générations dont le principe fondamental et unique est l'égoïsme et la fin le néant ? nous n'avons pas besoin d'attendre que nos enfants aient vingt ans pour le savoir. Les philosophes du XVIII[e] siècle en avaient formé une qui a donné tous ces fruits de 1789 à 1793. Ceux qui en connaissent la lamentable et épouvantable histoire, savent parfaitement quelle se résume en quelques mots : le pillage, l'incendie, l'effroyable débordement des passions brutales, les haines triomphantes et assouvies, la tyrannie poussée jusqu'au régime de la terreur, ou plutôt de la fureur en permanence ; toutes les libertés, tous les grands principes, toutes les glorieuses traditions, tous les sentiments généreux et élevés de patriotisme, de religion et de famille, noyés dans le sang. On a donc vu à l'œuvre une génération formée sur le type sans Dieu.

Mais parce que la France entière n'avait point eu part à la corruption, le bon grain avait fini par étouffer l'ivraie, et, l'on vit, après ces hommes, revenir des jours de foi, de paix, de prospérité et de gloire, qui hélas ne devaient pas se prolonger bien longtemps. De 1815 à 1848, l'école occulte du matérialisme et de la philosophie du désespoir, travailla de nouveau la jeunesse. Dans les classes élevées, on la fit sceptique, et dans les classes laborieuses, révolutionnaire. Cette nouvelle génération gangrénée, creva son abcès en 1848. Le triomphe de cette révolution fut de courte durée, mais que de victimes elle fit ! quelle démoralisation elle introduisit dans les masses, et quels germes de mort elle y sema par l'établissement du suffrage universel ! Ah ! les hommes comme M. de Falloux, le comprenaient bien, le sentaient bien et le criaient assez haut. « Tout est « perdu disait ce grand citoyen, si la jeunesse « n'est pas ramenée au bien par une instruc- « tion religieuse et patriotique à la fois. » Cette grande et généreuse voix fut entendue. Tous les hommes de bien faisant partie de la

représentation nationale, émus par cette grande pensée de l'avenir de la France se groupèrent autour de celui qui avait jeté le cri d'alarme, et l'on eut enfin cette loi de l'instruction publique dont les heureux résultats, devaient, hélas ! s'évanouir devant les désastres de la guerre qui livra de nouveau le pouvoir aux mains de ces hommes sans foi ni loi qui veulent faire une France à leur image, en supprimant Dieu de leur prétendue instruction laïque, gratuite et obligatoire. Ah ! que Dieu ait pitié de nous ou bien, dans vingt ans d'ici, notre noble patrie sera aux mains des scélérats et deviendra la proie des nations indignées et fatiguées de ses folies.

A l'expiration du mandat de l'Assemblée nationale, le département de Maine-et-Loire envoya M. de Falloux à l'Assemblée législative. Dans les grandes discussions qui suivirent, il marcha d'accord avec M. de Montalembert et, tous deux, mirent leur grand talent au service de la sainte cause de l'ordre social, alors si troublée et si menacée.

Aux approches du coup d'Etat de 1851, le

comte de Falloux s'était complètement séparé du Prince-Président, mais il fut à peine inquiété; il en fut quitte par quelques jours de détention au Mont-Valérien. Rendu à la liberté, il se retira dans ses propriétés de l'Anjou où il s'occupa d'une manière si intelligente et si charitable de la grande agriculture. Au Concours régional de 1862, c'est lui qui remporta la prime d'excellence et d'honneur. Quatre années plus tard, son talent d'écrivain et sa grande situation lui ouvrirent les portes de l'Académie française, où il fut reçu par M. Briffaut en remplacement de M. Molé. En 1867, M. de Falloux prit une part très active au Congrès de Malines, où il soutint, avec le grand évêque d'Orléans, les doctrines du *Syllabus*. En 1868, il écrivit pour le *Correspondant* un article qui parut ensuite en brochure intitulée : *La Politique et l'Agriculture*, et dans laquelle il défendait le Pape contre les injustes et violentes attaques de ses ennemis.

En 1869, porté candidat en Vendée, pour les élections législatives, le candidat officiel l'em-

porta sur lui, et il échoua de nouveau dans une élection partielle à la Roche-sur-Yon (11 janvier 1870), contre M. Alquier, candidat du gouvernement. En 1871, sentant sa santé un peu ébranlée, il ne se porta point candidat, mais tourna tous ses efforts vers une œuvre qui l'attirait tout entier par ses convictions et par son cœur : la fusion. C'est ainsi que, même en dehors de l'Assemblée, il aida puissamment aux tentatives des membres de la majorité, pour arriver à la fusion des deux branches de Bourbon et d'Orléans. Ce fut lui qui, dans une réunion tenue le 4 janvier 1872, à Versailles, chez M. de Meaux, proposa de demander au comte de Chambord la reconnaissance du drapeau tricolore et, à défaut d'héritier direct l'adoption du comte de Paris. Ce discours souleva les protestations de la presse légitimiste et l'émotion fut encore plus profonde lorsqu'en mai 1873, le comte de Paris, se défendant d'avoir inspiré à Mgr Dupanloup sa fameuse lettre au comte de Chambord, il déclara que s'il était un légitimiste éprouvé, il ne voulait être ni un légitimiste inconséquent, ni un légitimiste

aveugle, et la définition dont il fit suivre ses deux qualifications, lui valut un redoublement d'attaques. M. de Franclieu lui rappela les paroles qu'il avait prononcées en 1862 et M. de Falloux protesta contre la fausse interprétation qu'on leur donnait.

En 1873, dans le discours que M. de Falloux prononça au Comice agricole de Segré, il préconisa hautement la forme du Septennat avec la promulgation du maréchal de Mac-Mahon, et l'année d'après (novembre 1874), il soutint la candidature de M. Bruas qui se présentait avec l'appui du gouvernement. Cette attitude consomma la rupture de M. de Falloux avec ses anciens coréligionnaires politiques. Depuis cette époque, la presse ne s'occupa plus de lui que, lors de ses démélés, en 1871, avec Mgr Freppel, évêque d'Angers, au sujet de l'aliénation d'un terrain de la paroisse de Segré, attenant à l'hospice Swetchine. On sait que Mgr Freppel, dépassant toute mesure, prononça contre son adversaire une excommunication mineure, que le nonce du pape, au nom de S. Sainteté, déclara nulle et non

avenue. Mais tout nuage fut bientôt dissipé entre l'éminent prélat et ce grand chrétien, et, jusqu'à sa mort, qui arriva le 7 janvier 1886, ils n'eurent que des rapports de respectueuse affection, et c'est de la bouche même de Mgr Freppel que le comte de Falloux reçut les suprêmes consolations. Il mourut littéralement dans ses bras. Dans le cours de cette notice, nous reviendrons sur bien des détails de cette carrière que nous avons voulu esquisser à grands traits avant de la reprendre dans les détails de ses diverses phases.

II

M. de Falloux homme politique.

Aucun homme d'Etat, peut-être, resta si peu au pouvoir et y laissa une trace plus profonde. Député de Maine-et-Loire en 1846, il se rangea dans l'opposition, et commença dès lors sa grande campagne dans la question de l'en-

seignement, ce fut l'œuvre de sa vie politique. En 1848, M. de Falloux comme presque tous les jeunes hommes politiques fut séduit par la façon dont s'opéra la révolution et commença la république. Il y fit adhésion ; mais, hélas il fut bientôt désillusionné, comme le grand Pie IX, sur le compte de ceux qui parlaient de liberté et qui voulaient nous en appliquer le régime à leur manière, c'est à dire exclusivement en leur faveur. Il revint aussitôt à sa véritable place de réactionnaire et c'est lui qui organisa la résistance du 15 mai et conclut à la dissolution des ateliers nationaux.

Ce dernier acte lui a été beaucoup reproché comme ayant été cause de l'insurrection de juin. M. de Falloux a pu répondre que son rapport, déposé le 23 juin 1848, alors que la guerre civile était déjà commencée, n'a point précipité une catastrophe inévitable toutes les fois qu'on aura armé la populace parisienne.

Dès que Louis-Napoléon, fut nommé président. Il appela M. de Falloux, au ministère de l'instruction publique, et pendant les dix mois qu'il y passa, il élabora la fameuse loi dite

de 1850, qui, tout en assurant la prépondérance du clergé dans l'enseignement universitaire, parut néanmoins insuffisante aux catholiques intransigeants.

Il est certain que cette loi n'accomplissait pas l'idéal des catholiques dits ultramontains, et que même on aurait pu la désirer plus entièrement religieuse ; mais il faut se souvenir que les catholiques libéraux d'alors, passaient encore pour de grands cléricaux et que leur libéralisme effarouchait bien des républicains qu'on était encore obligé de ménager, bien qu'on allât rapidement vers l'empire. D'ailleurs telle qu'elle est, cette loi, on a vu qu'elle a eu le don de faire jeter le cri d'alarme aux farouches énergumènes de la démocratie qui, à peine revenus au pouvoir n'ont plus eu de cesse qu'ils ne l'aient fait virtuellement abroger par le vote de la loi scélérate, loi qui exclut de l'enseignement le clergé, les religieux et les religieuses, qui enlève aux pères et mères le droit de faire instruire leurs enfants par qui ils veulent et comme ils l'entendent, et qui, enfin, supprime tout enseignement religieux dans les

écoles. Donc cette loi de 1850, due à l'initiative du comte de Falloux et à l'appui de Mgr. Dupanloup, représentait bien le *maximum* de liberté qui pouvait alors être obtenu dans l'instruction publique ; et, ceux même qui l'ont trouvée insuffisante, au moment de son vote, s'en accommoderaient très volontiers aujourd'hui, si elle leur était laissée et béniraient le nom de celui qu'elle porte : la loi Falloux.

Les résultats qu'elle a donnés montrent que M. de Falloux avait compris tout ce que le tempérament de ses contemporains pouvait supporter en pareille matière.

C'est de cette loi, qui ne fut d'ailleurs votée que sous son successeur, M. de Parieu, que date l'hostilité du parti Veuillot contre M. de Falloux.

A partir de cette époque, bien que chrétien et royaliste, M. de Falloux est en butte à l'animadversion des ultra-catholiques et des ultra-royalistes, de ces hommes qui tout en croyant à l'infaillibilité du pape, voudraient lui en remontrer en matière de foi, de même que tout en admettant qu'un roi doit régner, seraient

d'avis qu'il ne régnât que d'après leurs conseils : plus catholiques que le pape et plus royalistes que le roi a-t-on dit pour les qualifier. Et pourtant au catholicisme, M. de Falloux ne demandait qu'une chose, qu'il se rendit compte du monde non catholique qui grandissait autour de lui et qu'il s'agissait d'absorber en l'éclairant et en le convertissant et non en le heurtant dans toutes ses aspirations et en s'en faisant un ennemi. De même que sur la question monarchique, il demandait d'abord une chose, son établissement sans discussion préalable d'aucun programme. Et certes, rien de plus raisonnable que ne l'eut-on écouté alors ! Toujours est-il que cela suffit pour faire cataloguer M. de Falloux sous un appellation dont on prétendait faire une flétrissure, c'était un libéral, catholique libéral, monarchiste libéral, cela suffisait à déchaîner contre lui toutes les colères de Louis Veuillot, ce dangereux et admirable écrivain qui mettait au service de sa conviction les ardeurs et les violences de ses origines démocratiques et qui n'admettait ni tempéraments ni précautions en matière de foi.

On lui reprocha aussi, dans l'ordre politique, son rôle dans la tentative de restauration monarchique en 1873. Là encore, en résistant sur la question du drapeau, il montra qu'il avait le sens des réalités et que s'il était, comme il le dit, un légitimiste éprouvé, il n'était « ni un « légitimiste inconséquent, ni un légitimiste « aveugle. »

Sur cette question du drapeau, M. de Falloux n'est pas exclusif comme l'était, avec des puissants motifs d'honneur, M. le comte de Chambord. Il honorait, certes, le drapeau de l'ancienne monarchie française ; mais, selon lui, il était trop symbolique de l'ancien régime, et il pensait, non sans raison, qu'il aurait pu devenir prétexte à révolution, au moindre mouvement national du pays : « Si au contraire, disait-il, par l'alliance des fleurs de lys et du drapeau tricolore vous avez définitivement réconcilié la tradition et la société moderne, si vous avez symbolisé d'un commun accord cette réconciliation populaire, la royauté n'a plus contre elle que le drapeau rouge, c'est-à-dire le drapeau

du pillage, de l'incendie et du meurtre ; alors elle est invincible. »

Et sur ce, il achevait sa lettre à M. Laurentie, par ces paroles et par ces conseils : « Ne vous divisez pas, Messieurs, ne divisez pas la majorité. Tout ce qui vous divise nous perd, car tout ce qui vous divise réduit à l'impuissance une assemblée qui est l'unique et suprême ressource du pays. C'est ce suprême intérêt qui vous parle et qui vous presse ; ce n'est pas mon initiative ou ma préférence, ou une vue personnelle quelle qu'elle soit, c'est le péril, et à ce titre, quelque téméraire que j'ai été, pardonnez-moi. »

Quelles sont les causes dont M. de Falloux s'est montré le champion persévérant ? La religion d'abord. Ses premiers écrits, ont l'a vu, en sont la preuve. *L'étude sur la Saint-Barthélemy*, la *vie de saint Pie V*, ont été publiées avant sa rentrée dans la vie politique ; mais à peine est-il membre de la Chambre, qu'il est au premier rang des défenseurs de la liberté d'enseignement. Et au lendemain de la révolution de février, étant ministre de l'instruction publique, n'est-ce pas lui qui a déposé, soutenu et fait

voter la loi de 1850 ? et quelle part n'a-t-il pas prise au rappel du pape dans sa capitale ? Son discours à la Chambre pour la défense du Souverain pontife est à la fois éloquent, courageux, politique et chrétien. Nous en rappellerons quelques paroles. Répondant à M. J. Favre qui avait injurié l'Eglise, le pape et l'orateur, il lui dit : « M. Favre l'ignore peut-être et comme il semble tenir à ce moyen de discussion, il sera bien aise de l'apprendre ; l'injure subit la loi même des corps physiques et n'acquiert de gravité qu'en proportion de la hauteur d'où elle tombe. » Ce coup terrible étant porté il revient à la question romaine et dit :

« Nous voulons restituer à Rome le rôle qu'elle a depuis tant de siècles, le nom qu'elle porte avec tant de gloire et de fierté, le nom de ville éternelle, nom que vous lui donnez encore par distraction lorsque vous lui enlevez toutes les conditions qui la font telle... Nous, nous voulons faire de Rome la seconde patrie de tout le monde, le pays dans lequel, après le sien, tout le monde vit par l'intelligence, par le cœur, par les sympathies, où depuis dix-huit

siècles tout le monde est venu apporter sa pierre, son respect; où la poussière même est imprégnée de vénération, du sang des saints, des héros, des martyrs, et où pendant des siècles les papes ont laissé, dans d'impérissables monuments et des travaux d'art, la trace de leur passage sur le trône de saint Pierre. Voilà ce qui fait de Rome la ville éternelle. » Hélas! aujourd'hui le pape est à Rome il est vrai; mais on peut dire qu'il y est comme un étranger dans sa propre maison. A côté de lui, en face de lui un autre règne, un autre le retient comme captif, met la main sur le patrimoine de l'Eglise et empêche son chef de la gouverner librement. Il y a là, comme en France, bien des injustices et des crimes à réparer. Que Dieu daigne abréger les temps d'épreuve cruelle que la France et l'Italie subissent sous les pieds de la révolution et de l'impiété triomphantes.

Sorti du pouvoir, n'étant même plus représentant, M. de Falloux à défaut d'autre arme prend sa plume et défend Pie IX contre le pouvoir lui-même : « Quoi, dit-il, vous avez à peine douze années d'existence et c'est vous

qui osez déclarer, non viable un gouvernement qui date de douze siècles ?... Jetons donc un regard modeste sur nous mêmes et n'allons pas, libéraux sans liberté, protecteurs sans protection, de la même main qui releva le trône de Pie IX, enfoncer la couronne d'épines sur sa tête à cheveux blancs. » Et qu'on lise ses livres sur Mme de Swetchine ou sur *Augustin Cochin*, *l'évêque d'Orléans* ou bien ses *Souvenirs de Charité* et l'on reconnaîtra toujours la main et la pensée du chrétien, de l'homme qui se porte en tout et partout le défenseur de la religion. Mais pourquoi défend-il ainsi la religion ? d'abord c'est qu'il est croyant et croyant aussi éclairé que convaincu et puis aussi parce qu'il est patriote, et patriote dans le sens le plus élevé du mot, et qu'il sait ce que vaut la religion par rapport à la patrie Ecoutez sa prédiction d'alors ; elle s'accomplit aujourd'hui sous nos yeux : « A l'amoindrissement du citoyen, on reconnaîtra ce que c'est qu'une société, où l'on tend à diminuer et à asservir le prêtre. On verra jusqu'à quel point les libertés religieuses sont indispensables aux libertés politiques et de combien peu

d'années les unes auront survécu aux autres. »

Et après la grande cause de la religion, le comte de Falloux en a défendu avec la même persévérance, le même talent, une autre non moins grande en politique, celle de la monarchie. Il est royaliste ; mais royaliste de son temps, ce qui le mit en face de deux sortes d'ennemis, les républicains et les ultra-royalistes, ceux qui auraient voulu ramener le roi avec les anciennes institutions féodales. Il est de son temps ; et avec le comte de Chambord lui même, il déclara le retour du passé impossible en France. Il est persuadé qu'il faut un roi à la France, mais qu'il faut au roi un pouvoir tempéré par la loi et par des institutions libérales. Dans un de ses discours (1851), en effet, nous trouvons ces belles paroles qui renferment toute sa foi politique, tout son amour pour la France, pour la monarchie et pour la liberté. Faisant parler la patrie elle-même, il s'écrie : C'est la France qui vous dit, à vous ses médecins et ses amis : « Donnez-moi un remède contre l'anarchie, mais que ce remède ne soit pas le despotisme, donnez-moi ce remède mais que

ce ne soit pas la prostration de toutes mes forces, l'anéantissement de mon influence dans le monde. »

Et puis faisant allusion à ces prétendus royalistes qui ne savaient qu'entraver la royauté dans sa marche vers la France, il dit : « L'obstacle le plus invincible à la réalisation de nos vœux ne vient pas uniquement de nos ennemis, même les plus redoutables. Elle vient aussi de ceux qu'on nous propose comme alliés et l'obstacle deviendra bientôt insurmontable si ces alliés s'obstinent, bon gré malgré dans les idées séparatrices dont ils se glorifient. Oui, un obstacle insurmontable est là, dans ces anathèmes incessants qui s'adressent à l'Europe entière aussi bien qu'à la France. Dans cette aveugle apologie du despotisme sans frein qui serait bientôt notre partage, car si le régime parlementaire était détruit selon leur gré, il ne nous resterait plus que le régime turc pur et simple, puisque les contre poids à l'autorité du Souverain admis par l'ancien régime lui-même n'existent pas et ne peuvent plus ressusciter... J'en suis donc convaincu, et je sens que je le serais jusqu'à

mon dernier soupir : L'obstacle invincible pour les catholiques et pour les conservateurs ; la cause, pour eux, d'une lamentable impopularité est là. Tant qu'on pourra nous croire solidaire de thèses ou de rêveries insensées nos efforts, religieux et politiques demeureront stériles. »

Catholique et royaliste, M. de Falloux avait donc ce caractère particulier qu'il voulait servir la religion et la monarchie par la liberté. Sur ce point non plus il n'a jamais varié, et c'est à toutes les dates qu'on trouve dans les trois volumes que nous venons de signaler, les témoignages de ce fier et généreux souci de la liberté civile et politique.

En 1847 déjà, il disait à propos de la liberté de l'enseignement : « Pour moi la carrière de la révolution est close, celle de la liberté commence. Je distingue essentiellement ces deux choses, de même que je ne confonds pas essentiellement l'ordre et la monarchie. » Ainsi il n'était pas de ces monarchistes qui suivent la monarchie même dans ses erreurs et dans ses fautes : Pour lui, il disait : « Je n'appelle pas le régime actuel de la Pologne et de l'Irlande,

l'ordre et la royauté ; je l'appelle la tyrannie et le désordre ; je m'en sépare hautement par amour et par respect pour la royauté. »

En 1848, les périls de la révolution ne le découragent pas. Il dit à la Chambre : « Quand je suis entré dans cette enceinte, lorsque j'ai été revêtu du titre si difficile à porter de représentant du peuple, j'ai pensé que j'aurais à résoudre beaucoup de problèmes, et je me suis promis que, à chacun de ces problèmes, je ne chercherais pas d'autre solution que la liberté. » Quel étrange rétrograde que cet homme que tout le monde, dans le camp démocratique, déclare ennemi de la liberté et de son temps. De son temps? Ecoutez ce qu'il en dit : « Mon pays et mon temps je ne les sépare jamais l'un de l'autre, et je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer l'un sans l'autre. Celui qui n'accepte pas l'époque dans laquelle il vit, ses obligations, ses luttes, ses dangers, celui-là n'aime pas suffisamment, n'aime pas complètement sa patrie. N'aimer son pays que dans les temps qui ne sont plus, ou dans les temps qui ne sont pas encore, c'est amoindrir les forces que l'on

doit tenir à son service. » Ah ! si le peuple lisait les ouvrages et examinait les actes de ceux qu'on leur présente comme ses ennemis, quelle lumière il se ferait dans son esprit et quel changement s'opérerait daus son cœur. Il reconnaîtrait à l'instant que ceux qui l'aiment et veulent faire son bonheur sont des hommes comme le comte de Chambord, le comte de Paris le comte de Falloux et tous ceux qui partagent leurs idées et leurs sentiments; il reconnaîtrait que ce sont là vraiment les hommes de foi, de patriotisme et de liberté, des hommes absolument de leurs temps et dignes de prendre en mains les destinées de la patrie.

Au Congrès de Malines, en 1854, même explosion de sentiments. « Non-seulement, Messieurs, nous devons accepter les luttes de notre temps, mais nous devons les aimer, car on ne combat bien qu'avec les instruments qu'on aime et seulément pour la cause que l'on porte, que l'on chérit intimément au fond du cœur... Non, non, jamais de mensonge, jamais de complaisance ni pour les rois, ni

pour les peuples, ni pour les grands, ni pour les petits, ni pour la foule, ni pour l'élite. »

En 1869, à l'occasion des élections, il adresse aux légitimistes ultras cette véhémente apostrophe : « Prenez garde, on croirait à vous entendre que ce sont les libertés modernes qui ont inventé les grandes secousses et les désordres révolutionnaires. Hélas! l'histoire n'est qu'un long démenti à cette assertion. » Un autre mot de lui donnera une idée plus arrêtée encore de l'homme avancé qu'était M. de Falloux. Un jour, le général Cavaignac l'interrompit par ces mots : « Vous allez bien vite! » Et il répondit : « En France, l'esprit public va toujours très vite, il ne faut pas s'en plaindre, il faut s'y accoutumer. »

Mais le comte de Falloux était profondément libéral ; il ne voulait pas que la liberté qu'il aimait tant, fut mise au service de la démagogie, du désordre et de l'impiété. Ah! voilà son crime aux yeux des hommes qui, de jours, ont juré de ne rien laisser debout dans la société française ; de détruire tout ce qui fut son honneur et sa gloire. Mais ces hommes,

dépendent plus qu'ils ne le croient de ce Dieu qu'ils nient. Ce Dieu voit la tempête qu'ils ont soulevé dans le monde et c'est sur eux qu'il la laissera éclater ; car la vérité, la religion, la morale, l'ordre, la loi, l'honneur sont les colonnes de toute société quelle qu'elle soit ; vouloir les ébranler, c'est imiter l'aveugle Samson et périr comme lui sous les décombres de l'édifice ébranlé. M. de Falloux aimait la liberté et combattait pour elle de toutes ses forces parce qu'il était convaincu qu'elle seule donnerait à la France la solution des grands problèmes qui s'y agitent et surtout de celui dont la solution s'impose à bref délai : la réconcilation de la religion avec la société moderne : « Bientôt, je l'éspère, il n'y aura que deux cris entre toutes les nations chrétiennes et libres de l'Europe : — Gloire aux premiers venus ; ce rendez-vous de l'avenir — impuissance et remords à ceux qui l'entravent, qu'on les appelle monarques ou tribuns, qu'on les voie se cramponner aux traditions d'un despotisme qui n'a plus d'excuse ou aux fureurs d'une révolution qui n'a plus d'objet. » Et voilà les paroles admirables que

la politique pacifique et conciliante de Léon XIII est en train de rendre prophétiques.

On l'a dit : « Le pontificat de Léon XIII et la mort du comte de Chambord avaient fini par donner raison aux idées de M. de Falloux. Mais cela avait lieu trop sur le soir de sa carrière. Il était brisé par la lutte et plus brisé encore, par la vue de la tempête que semble nous présager le présent dans l'avenir. Il ne restait plus en lui, du politique, que l'homme qui met en ordre ses souvenirs, dans l'espérance qu'à un jour marqué par la Providence, ils pourront encore être utile à l'Eglise, à la patrie qu'il avait tant aimées et dont il avait été un des plus nobles et des plus zélés serviteurs.

Bien que retiré de la politique depuis trente ans, M. de Falloux ne s'était jamais absolument désintéressé des grandes choses de son pays. Consulté dans sa retraite par les diplomates les plus éminents, il entretenait en France et à l'étranger une correspondance soigneusement conservée et qui devra fournir, avec les *Mémoires* qu'il vient d'achever, de très précieux documents pour l'histoire de no-

tre temps. La correspondance avec le comte de Chambord est, à elle seule, une grande page d'histoire. Serait-il indiscret d'apprendre ici que la fameuse lettre du prince « à Berryer » si libérale, si politique, est, dit-on, presque toute entière écrite de la main du comte de Falloux ? Et serait-il trop hardi d'ajouter que, si toute la correspondance du petit-fils de Charles X avait été sur ce ton, bien des déceptions eussent pu être épargnées aux partisans de la monarchie ?

Malheureusement M. de Falloux ne fut pas toujours écouté, — pas plus que Berryer, d'ailleurs ! — Il y eut rupture entre le prince et ce fidèle serviteur sur lequel on eut pu compter mieux que sur un trop souple courtisan. On souhaiterait à M. le comte de Paris, qui n'a vu que peu de fois d'ailleurs M. de Falloux en ces derniers temps, mais qui le tenait si justement en très haute estime, beaucoup d'amis et de serviteurs, sinon de cette valeur, du moins d'un tel caractère et d'un pareil dévouement.

III

Le comte de Falloux écrivain

Tout jeune, au sortir du collège Bourbon, où ses condisciples lui reprochaient, en riant, sa « sainteté », le jeune Falloux avait eu la pensée d'entrer dans les ordres, comme son frère, le cardinal. Il étudiait alors les Pères de l'Eglise, sous la direction d'un prêtre éminent, vicaire général d'Angers, et avec lequel sa famille avait d'ailleurs quelque parenté, l'abbé Denais. Celui-ci lui conseilla de servir l'Eglise dans le monde et l'assura que c'était là l'apostolat qui lui convenait. Sa vie avait dès lors un objet : il ne l'oublia jamais.

Peu de temps après, M. de Falloux fondait avec quelques amis, — entre autres avec celui qui est resté le plus intime, le comte Albert de Rességuier, — cette sorte de conférence Molé catholique, où plus d'un orateur se préparait aux luttes parlementaires du lendemain. Berryer,

qui au plus fort des polémiques ne permit jamais qu'on attaquât devant lui M. de Falloux. Berryer, Pastoret, de La Rochejaquelein, de Genoude, Montalembert étaient alors les camarades du futur « ministre catholique », le premier que la France eût possédé, disait Lacordaire.

Le comte de Falloux débuta dans la vie publique par des écrits qui furent très remarqués : l'*Histoire de Louis XVI* et l'*Histoire de Saint-Pie V*; de sorte qu'en 1846, en entrant à la Chambre des députés, il avait déjà, comme on dit, une réputation faite et des convictions bien connues ; ce qui naturellement marquait sa place dans les rangs de l'opposition. L'*Histoire de Louis XVI*, par lequel le jeune écrivain avait débuté, fixa, dès son apparition, l'attention des lecteurs et des critiques les plus éclairés. L'historien avait fait mieux que d'étudier son modèle, il s'était placé sous son inspiration, et tellement identifié avec lui, qu'on dirait que la même plume qui a écrit le testament de Louis XVI a écrit également son histoire. Ce livre révèle un des côtés caractéristiques

du talent de M. de Falloux, le mérite des portraits. On les dirait pensés par Montesquieu et écrits par le cardinal de Retz. Les plus beaux portraits décrits par M. de Falloux sont, après celui de Louis XVI, ceux de Madame Elisabeth, de Maurepas, de Necker, de Mirabeau et de Lafayette. Un autre grand mérite éclate dans cet ouvrage, c'est l'impartialité de l'auteur. Tous les journaux et toutes les revues catholiques l'ont constaté et lui en ont su gré. La presse indépendante elle-même lui rendit cette justice : « De Falloux, dit *la Presse* du 16 juin 1840, a isolé Louis XVI du tumulte et des clameurs qui se sont disputé sa vie et qui se disputent encore sa mémoire. Il a éloigné de lui les reproches comme les justifications et ne l'a montré qu'entouré de l'auréole de ses vertus et de ses intentions. » Enfin, on peut dire que la qualité supérieure de ce livre, c'est qu'il est sorti d'une âme convaincue et d'un cœur reconnaissant. C'est l'acte de foi politique et religieux de la famille de Falloux, prononcé par son plus illustre représentant.

Avant tout début dans la vie politique, M. de

Falloux s'était révélé, comme écrivain, par les deux ouvrages dont il vient d'être question : l'*Histoire de Louis XVI* et la *Vie de saint Pie V.* Mais dès 1845, il s'enrôle dans le régiment des hommes de cœur, et il fonde avec eux le journal destiné à donner de la publicité aux belles actions, aux traits de dévoûments, aux bonnes œuvres et aux bonnes idées de toute sorte, sans préjudice des études sur les plus hautes questions de la société chrétienne ; nous avons nommé les *Annales de la Charité.* Et voici l'état-major de cette armée d'hommes de bien qui prenaient en main les intérêts des malheureux et des pauvres à qui, disaient-ils, tout appartient : « notre caisse, notre journal, nos faibles talents et surtout notre cœur. » Nous rappelons avec bonheur le nom de ces hommes, sans le faire suivre de leurs titres et qualité, nos lecteurs les reconnaîtrons bien.

MM. Béchard, Beugnot, de Carré, de Cormenin, de Craon, Dufaure, Dupanloup, Dupin, de Falloux, Guiraud, de Kergolay, de Lagrange, de la Bouillerie, de Lamartine, Martin d'Oisy, de Melun, Molé, Hyde de Neuville,

Petitot, de Riancey, de Salvandy, Trélat, de Vatisménil, de la Villemarqué, de Villeneuve-Bergemont, de Wateville, de Barante, etc , etc.

Il y en a de tous les camps, de tous les partis, de toutes les classes, de toutes les croyances même, dont le lien du divin amour, la charité, a fait comme un faisceau indéliable,

La part que M. de Falloux prit à cette publication fut considérable par ses conseils, ses écrits et son appui matériel. Nous ne dirons que quelques mots de deux premiers articles qu'il y publia, parce qu'ils nous révèlent tout l'homme de bien, de charité et des vertus chrétiennes que nous voulons présenter en exemple à nos lecteurs. Nous y voyons d'abord une étude intitulée : *L'Aumône par les pauvres*. Ecrêmons-en les bonnes et saintes pensées, sans nous permettre aucune critique : « Ne négligeons pas le pauvre qui supplie, en attendant que nous ayons découvert le secret qui détruit la pauvreté. » Mais lui, auteur, émet le désir qu'il y ait une telle diversité de bonnes œuvres, que la misère, sous quelques maux qu'elle afflige les hommes, trouve son asile, sa consolation,

son secours. Il n'y a point d'œuvre inutile dès qu'elle atteint un malheur quelconque pour en tempérer la douleur. Et il recommande en particulier les œuvres d'amélioration morale, qui sont comme des remèdes préservatifs aux maux matériels de la Société. Il ne veut pas que l'homme de bien, quand on vient solliciter sa charité pour une bonne œuvre, se retranche toujours derrière ces mots : « Il y a trop d'œuvres, j'ai mes pauvres. » « Oui, leur répond le comte de Falloux, vous êtes compatissants et généreux, vous séchez des larmes en secret, vous ne voulez pas étaler votre nom dans un journal, votre gauche veut rester ignorante des dons de votre droite. Tout cela est vrai, tout cela est beau, mais cela est-il suffisant?

« En vous isolant ou refusant cette force de l'association charitable, vous secourez bien un infortuné, mais vous ne faites rien pour l'infortune, vous assainissez bien une âme corrompue, mais vous ne combattez pas la corruption... vous êtes moins charitable que vous ne le croyez, si après avoir ramassé un naufragé sur la rive vous regardez couler paisiblement le torrent

sans vouloir travailler à la digue. Lequel vaut mieux de l'homme riche qui a ses pauvres ou de l'homme riche qui répartit ses aumônes sur tous les pauvres ? » y a-t-il a hésiter dans la réponse ! Cette belle étude se termine par ces mots dont nous prenons notre part car nous nous sommes mis à la tête d'une œuvre *moralisatrice par l'exemple* qui a attiré a elle bien des sympathies et des plus honorables ; mais que de fois on nous dit aussi : « Il y a trop d'œuvres, nous sommes accablés, nous avons nos pauvres. » A cela M. de Falloux vient de répondre pour nous ; mais nous livrons aux méditations des hommes de bien que nous visitons ces dernières et belles paroles : « Elevons le niveau matériel et moral du pauvre, sans laisser croire au riche qu'il est suffisamment charitable, quand il est simplement généreux et compatissant : noblesse oblige, richesse oblige, aumône oblige ; tout nous oblige en ce monde puisque nous avons tout reçu. »

Nous trouvons dans le même recueil une variété portant ce titre : *Biographie de Madame de Pastoret*. L'éminent écrivain dit au début

de cette biographie ce que nous répétons à chacune de celles que nous publions : « Nous présentons à nos lecteurs l'enseignement de l'exemple en posant sous leurs yeux ces beaux modèles de l'existence chrétienne dont nous devons tous, selon nos forces et notre situation réaliser le type en nous mêmes.» En écrivant la vie de Madame de Pastoret, M. de Falloux présentait, en effet au monde, l'histoire d'une femme toute de foi et de charité. Nous remercions la providence qu'il nous soit donné, en écrivant celle de notre héros, de pouvoir dire aussi : « Voici un modèle de l'existence honnête, charitable et chrétienne et de nous servir à son égard, des mêmes expressions dont il s'est servi vis-à-vis de son héroïne : « Au pauvre il suffit de ne pas haïr le riche ; le riche a pour loi de trouver, d'aimer, de secourir le pauvre. Cette solution (nous ne le déguisons pas), nous l'avons cherchée dans la vie de M. de Falloux et c'est la certitude de l'avoir rencontrée qui nous encourage dans la tache ardue de parler incomplètement de ce qui fut complètement bien et beau »

Bornons-nous à ceci pour cette publication, car nous en avons d'autres à examiner, dont l'éloge de notre héros doit s'enrichir.

En suivant par date les écrits purement littéraires du comte de Falloux, nous arrivons à l'histoire de saint Pie V publiée en 1858. Il était déjà de l'Académie française. Certes c'est là un beau livre quoiqu'on ait dit. On le représente, dans la critique athée, comme une prédication pour le retour en arrière de l'humanité, comme l'éloge du despotisme et de toutes les persécutions religieuses et l'antipode de tous les principes de la société moderne. Or, le premier de tous ces principes, c'est la liberté. Eh bien! loin de l'attaquer, voici ce qu'en dit M. de Falloux : « La liberté est à la fois un grand but et un grand moyen ; c'est un but légitime pour les nations qui en sont frustrées et qui, fortes de l'octroi divin, la considèrent comme la plus indispensable de toute les vertus religieuses et civiles. La liberté, chez les peuples qui la possèdent doit être un moyen consciencieux d'émulation et de perfectionnement dans une noble communauté de labeur. » On comprend

que les révolutionnaires ne veuillent pas d'une liberté, octroyée de Dieu et obligeant à un travail quelconque ; et c'est ce qui leur a fait dire imprudemment que M. de Falloux était un ennemi de la liberté. La science paraît adoptée, par la libre pensée, comme le dogme fondamental de toute foi, et l'industrie comme le grand moyen d'arriver à la fraternité de tous les peuples. Ils ont donc écrit que dans saint Pie V, la science et l'industrie y étaient reléguées au dernier rang.

Voyons s'ils disent vrai ! « L'industrie, dit notre écrivain, peut également présenter ses titres au respect, parce qu'elle porte en elle-même des intérêts et une utilité qui lui sont propres. Satellite de la science, l'une applique ce que l'autre enseigne et fait descendre en bienfait sur les régions infimes, ce qui procède des sommets peu accessibles de l'invention et du génie. » C'est bien, n'est-ce pas, la calomnie prise sur le fait? Et voici le coup de massue porté aux imposteurs. On lit, dans un grand Dictionnaire, passionné (qui le croirait de la part d'un dictionnaire), que M. de Falloux, dans

cet ouvrage, se montre l'ennemi de notre époque et des temps modernes. Voilà ce qu'il affirme sans en apporter la moindre preuve ; tandis que nous, ouvrant ce livre, nous y rencontrons de suite le témoignage du contraire. « Je viens exposer simplement, y dit le comte de Falloux, comment j'ai cru trouver, au sein de mon époque, les symptômes de justice et quelquefois de sympathie qui m'ont servi de guide pour remonter vers l'intelligence des temps anciens. » Le flagrant délit de mensonge saute aux yeux. D'où vient donc ce parti pris de dénigration systématique ? Tout simplement, de ce que, au cours de l'ouvrage, M. de Falloux prouve que les temps modernes, au nom de la liberté, de l'égalité, de la science et des principes de la société moderne, n'avait pas le droit de proscrire le catholicisme, d'égorger les prêtres et de fermer les temples où la majorité du peuple français adorait Dieu. Ce qui leur déplaît, par-dessus tout, c'est que l'auteur affirme que le pape est infaillible en matière de foi. Ah ! ici, ils sont dans le vrai. En effet, le comte de Falloux leur en donne une preuve écrasante pour leur

orgueil quand il leur rappelle les démêlés de Napoléon et de Lamennais avec l'Eglise. Il dit : « L'écrivain se trouve aujourd'hui (Lamennais vivait encore) plus terrassé, plus banni que ne le fut le guerrier sur le rocher de Sainte-Hélène. « Le pape n'a prononcé qu'un mot : « Erreur. » Il l'a fait sans regret et sans anathème. Mais la condamnation échappée de ses lèvres sépare les disciples du maître, frappe le génie d'impuissance et paralyse sa révolte à ce point que les ennemis du Saint-Siège n'ont accueilli qu'avec stupéfaction le transfuge qui venait se cacher dans ses rangs. » Quand l'une des branches d'un grand arbre menace de mourir sur le tronc, l'émondeur passe et la fait tomber. C'est fait d'elle désormais. Pendant quelques jours encore ses feuilles se maintiendront vertes, mais bientôt, toute sève leur manquant, les feuilles et la branche ne seront plus que du bois mort. C'est l'image de tous ceux qui étant nés sur le tronc impérissable de l'arbre de l'Eglise, veulent s'en détacher pour faire arbre à part; ils deviennent stériles et la stérilité, c'est la mort.

Nous en avons des exemples sous nos yeux,

exemples, dont l'un n'a été, on le sait, que trop retentissant. C'était un moine, un prêtre à grande vocation, avec un talent d'orateur hors ligne. Il était monté dans la chaire de Notre-Dame où avait retenti naguère les voix des Lacordaire, des Ravignan et des Félix. La sienne, sans être d'un si haut vol que la leur, n'avait ni moins de chaleur ni moins d'attrait. Son nom était déjà célèbre ; on accourait pour l'entendre, et il avait sous les yeux, quand il parlait, le premier auditoire du monde, composé qu'il était des membres les plus distingués de l'épiscopat et du clergé de France, des sommités de la science et de la philosophie. On l'écoutait, on l'aimait, il gagnait à Dieu et à l'Eglise les esprits et les cœurs. Tout ce qui pouvait consoler l'apôtre et flatter l'homme était dans ses mains ; et il s'en trouvait si heureux que bien souvent, dans les parties improvisées de ces grands discours, il en éclatait en sublimes accents d'actions de grâces envers ce Dieu dont la surabondance des dons, faisait crier à ses serviteurs : « C'est assez ! Seigneur, c'est assez ! » Eh bien ! il y eut un jour, où

cette branche toute en splendide floraison du chêne dix-huit fois séculaire de la Sainte-Eglise, par un déchirement inattendu et inexplicable, se détacha de l'arbre et tomba sur le sol où elle ne tarda pas à se flétrir. Tout fut dès lors bien fini pour elle. La sève qu'elle avait entraînée dans sa déplorable chute, voulut en vain se redresser et fonder un nouvel arbre à côté de l'ancien, effort suprême d'un stérile orgueil, mais elle demeura inerte sur le sol qu'elle jonchait ; l'admiration resta pour le tronc qui la portait si glorieusement. et à peine jeta-t-on encore sur elle quelques regards d'une dédaigneuse pitié: Pauvre religieux sans froc, triste orateur sans voix, les catholiques firent le désert autour de lui, ne trouvant plus, dans son talent, ces grands accords de l'unité religieuse qui en faisaient les délices ; et, quand ceux qui se réjouissent de toutes les grandes pertes que l'Eglise peut faire, vinrent pour écouter les accents de l'éloquence énervée de l'apostat, ils se dirent avec raison : » De quel droit cet homme vient-il encore nous parler de foi et de religion ? A d'autres ! c'est fini pour lui. »

En vain l'Eglise pleura ; en vain des voix amies lui crièrent-elles : « revenez vers nous ; nos bras vous sont encore ouverts; votre place est dans notre camp, sous la bannière de ce Jésus crucifié que vous avez si longtemps prêché : » Comme Lucifer, Hyacinthe avait dit : « Je monterai, je ne servirai pas » et en effet, il leva drapeau contre drapeau, trône contre trône, armée contre armée. Hélas ! ce fut les derniers et suprêmes mouvements de la branche mourante. Elle est bien morte ; elle se dessèche maintenant ; encore un peu, et ce ne sera plus que du bois à jeter au feu ; une flamme en jaillira, triste lumière, précurseur d'un peu de cendres. Voilà ce que sont devenus, même les plus célèbres d'entre ceux à qui leurs passions ou leur orgueil, on fait lever l'étendard de la révolte contre l'immortelle Eglise du Sauveur. Et voilà seulement pour le temps ; mais que sera-ce quand ils apparaîtront aux pieds du grand juge, entourés des millions d'âmes qu'ils auront trompées et perdues pour l'éternité ?

Le comte de Falloux était un biographiste de

haute volée. Il savait louer et il savait blâmer de main de maître. Il l'a montré et prouvé dans son livre l'*Evêque d'Orléans*, dont nous nous sommes inspirés nous-même quand nous avons écrit la biographie populaire du grand évêque. Il l'a montré et prouvé également dans *Mme de Swetchine* et dans *Augustin Cochin*, dont nous avons aussi présenté la belle et sainte vie à nos lecteurs. On comprendra que ce petit livre ne puisse contenir même une analyse de tous les écrits du célèbre académicien et que nous ne nous arrêtions qu'à ce qui peut servir à donner une connaissance plus complète de notre héros. Mais on nous saura gré de donner quelques courts extraits d'une petite brochure critique, intitulée *la Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. Satisfait et pleinement heureux de voir ce monument élevé à la glorieuse mémoire de son ami ; il dit, dès les premières lignes. « Nous avons maintenant, sous les yeux, la vie complète de l'illustre évêque d'Orléans, depuis sa paisible et modeste enfance, au pied des montagnes de la Savoie, jusqu'au jour de sa mort, jour glo

rieux, entouré de toutes les pompes qui, d'ordinaire, dans nos temps troublés, accompagnent les grandes luttes et les grandes renommées, c'est-à-dire l'hommage et l'injure, la louange et la calomnie. » Et l'écrivain, après avoir dit qu'il sera, un jour, lui-même exposé à toutes les contradictions que soulève ce sujet, revient à son cher modèle, et avec quels accents de tendresse absolue et de fidèle amitié! « Nous avons été ensemble, quoiqu'à des places bien inégales, les serviteurs de l'Eglise. Nous avons accepté et traversé les mêmes épreuves, nous avons été l'objet des mêmes antipathies. Je n'ai jamais, grâce à Dieu, ni rougi, ni reculé en le suivant. Je veux rester fidèle à sa mémoire comme j'ai eu l'honneur de demeurer fidèle aux principaux labeurs de sa vie. Plus opiniâtre ou dévoué que quelques-uns, je rejette cette paix qui s'achèterait par la défaillance ou par l'abandon. » Et il aborde carrément les deux questions qu'il va poser et résoudre dans sa brochure. L'ouvrage de M. l'abbé Lagrange devait-il être fait? L'ouvrage est-il bien fait? A la première question, il répond : oui, parce

que les ennemis de Mgr Dupanloup, sans respect pour sa mémoire, le calomnièrent, même après sa mort. Il fallait donc confondre la calomnie en publiant la preuve contraire de ce qu'elle avançait !

A la seconde, il répond également par l'affirmative, d'accord en cela avec les évêques et les archevêques qui en ont hautement félicité l'auteur. Pour lui, voici ce qui le rallie à l'opinion des prélats. « Il y avait dans Mgr d'Orléans, il y avait dans ce grand homme l'étoffe de trois modèles également nécessaires, tous les trois à notre âge et à notre pays : un grand éducateur, un grand évêque et un grand patriote. Ces trois caractères ressortent admirablement. »

En 1865 M. de Falloux publia *la Convention du 15 septembre*. Dans cette petite brochure de circonstance, le comte de Falloux démontra que la Convention du 15 septembre 1864 est un acte sans exemple dans les fastes d'un gouvernement régulier, parce que c'est, à cinq ans d'intervalle, un traité stipulant pour condition expresse l'annulation d'un contre-traité signé à propos des mêmes territoires et des

mêmes intérêts, parce que c'est, la destruction du traité de Zurich par le fait même de ceux qui l'avaient conclu sans qu'aucune infraction soit imputée à la troisième partie contractante, parce que nous exigions du roi Victor-Emmanuel qu'il transférât le siège de son gouvernement à Florence, tandis qu'en même temps nous étions authentiquement engagés envers l'Autriche à voir d'un œil favorable, le grand duc de Toscane rentrer dans sa capitale, parce qu'enfin il était impossible que d'une situation si fausse ne ressortît pas insensiblement une atteinte grave à notre autorité morale.

Peu de temps avant sa mort, en septembre 1885 M. de Falloux fit paraître, unis en un seul, livre les trois ouvrages suivants qu'il avait publiés à diverses époques : *Etudes et souvenirs* : — *Discours et mélanges politiques*. Si quelqu'un est désireux de connaître l'ensemble des travaux de cet homme remarquable, il le rencontrera dans ces trois livres réunis. C'est là que nous-même avons puisé pour donner à nos lecteurs une connaissance plus exacte de notre héros. De cette lecture des ouvrages de l'au-

teur, ressort, en effet, l'image admirablement tracée du plus noble caractère. Il y a bien peu d'écrivains qui après une longue carrière publique, puissent réimprimer leurs écrits et leurs discours sans risquer de mettre en lumière des erreurs, des disparates et des tergiversations. Mais cette expérience a été faite toute à la louange du comte de Falloux. Tous ses écrits politiques, réunis en ceux-ci, sont la preuve incontestable de l'unité de sa vie : « Il n'a servi que de nobles causes, dit M. Thureau-Dangin, et il les a servies de la première à la dernière heure avec une fidélité et une constance que n'ont pu ébranler ni la fortune contraire, ni ce qui est plus méritoire, les déceptions intimes. » Il a pu changer d'adversaires, il n'a jamais changé de clients. Cette unité bien rare, en ce siècle mobile et troublé, frappe tout d'abord celui qui lit ces trois volumes. C'est là en effet que se trouve tout l'homme politique en M. de Falloux.

IV

Le comte de Falloux agriculteur.

Grand prix d'honneur au Concours régional de Poissy etc.
(1862.)

En 1850, la vie politique active du comte de Falloux était terminée.

Retiré dans sa terre du Bourg-d'Iré, où il a fait élever un magnifique château du style Louis XIII, sur les plans du duc de Valmy avec riche bibliothèque, gracieuse chapelle, portraits et tableaux de maîtres, entre autres un Ary Scheffer unique, comme pendant à son *Saint Augustin*, tout cela, au milieu de vastes prairies peuplées de magnifiques troupeaux, que montre avec un légitime orgueil l'excellent régisseur, M. Lemanceau : l'ancien ministre se consacra presque exclusivement à l'agriculture, disputant les primes d'honneur à tous les concours régionaux et les obtenant presque partout.

Personne cependant ne fut moins que le comte de Falloux, préparé à la vie agricole ; aucune étude préalable ne l'y avait conduit. Son enfance avait pour ainsi dire été bercée de rêves politiques sous la restauration ; mais la Révolution de Juillet lui ayant fermé cette carrière avant même qu'il y fut entré, il chercha dans les voyages multipliés et lointains l'occupation dont sa jeunesse avait besoin pour arriver dignement à l'âge d'homme fait. Quelques études historiques fort remarquées le mirent en vue, et en 1846 il fut élu membre de la Chambre des députés, il y siégea jusqu'en 1851, où il fut du nombre des membres de l'Assemblée législative que le prince-président, lors de son coup d'Etat, fit jeter au Mont-Valérien : « Ce fut dans cette prison, dit-il (1) que je pris mes résolutions de vie champêtre. De tout temps la campagne m'avait plu ; mais c'était uniquement pour le charme de ses paysages, pour la facilité d'y poursuivre, un livre à la main, des pensées qui lui sont étran-

(1) Dix ans d'agriculture.

gères. » Ce ne fut donc qu'en face d'une nouvelle Révolution et pour occuper les loisirs que lui fesait Bonaparte qu'il songea pour la première fois à devenir cultivateur.

A cette époque le comte de Falloux venait de perdre son père qui malgré une grande aisance n'avait jamais voulu quitter son petit domaine du Bourg d'Iré où avaient grandi ses enfants, et dont il avait toujours caressé le projet de faire un établissement plus considérable, projet qui ne s'était jamais réalisé ; mais que son fils reprit et commença à mettre à exécution : « J'aurais pu, dit-il, me transplanter là où j'eusse trouvé les avantages d'une plus grande propriété ; mais je demeurai inébranlablement attaché au petit horizon que mon regard avait toujours caressé, à l'étroite habitation qu'embellissaient mes souvenirs de jeunesse, aux champs morcelés qui semblaient m'interdire toute entreprise un peu étendue, mais au milieu desquels je n'avais jamais connu que des visages amis. »

Des visages amis ! ainsi à 35 ans, après avoir beaucoup voyagé, après quatre années de vie

politique active comme député et ministre, le comte de Falloux, était déjà obligé de se replier vers les anciens visages amis du domaine paternel ! n'est-ce pas comme un coup de la grâce et une conversion, comme la recherche d'une retraite pacifique et amicale, et la critique la plus mordante qu'on puisse faire de la vie agitée dans la multitude des affaires et la cohue des indifférents ou des ennemis dont l'homme public est toujours obsédé ?

Ainsi ni l'homme qui voulait se faire agriculteur, ni la terre qu'il se proposait de cultiver n'était propre à la grande agriculture.

A la mort de son père, le comte de Falloux avait trouvé à la tête du faire-valoir qu'il possédait à quatre lieues du Bourg-d'Iré, un jeune homme de 22 ans, Baptiste Lemanceau, élève de la ferme-école de la Mayenne et il lui donna, lui aussi, la direction de sa nouvelle entreprise et l'associa à tout ses travaux. Il lui rend justice en ces termes : « Sans son intelligence, son activité et un rare dévoûment à tous ses devoirs, j'aurai certainement reculé devant mon inexpérience, aussi me reprocherai-

je de ne pas associer ici (1) son nom au mien, comme je l'ai fait dans le mémoire placé sous les yeux du jury. »

Et maintenant il faut voir l'homme à l'œuvre. Ceux de nos lecteurs qui connaissent les grands travaux d'agriculture (et ils sont nombreux), en jugeront par l'exposé que nous en allons faire d'après le comte lui-même.

L'Anjou est formé de collines peu élevées, les vallées sont généralement étroites et peu profondes. Une portion de la province s'appelle le Bocage, non qu'on y voie des forêts ; mais les champs, les prairies sont entourés d'une haie vive qui s'appuie sur des arbres plantés irrégulièrement et fort rapprochés. La terre qu'il s'agissait de transformer était morcelée en très petites parcelles ; des chemins impraticables pendant six ou huit mois de l'année desservaient très désavantageusement deux fermes coupées d'une foule d'enclaves. L'état précis du terrain, tel qu'il existait alors a été relevé sur le cadastre. Le domaine et la réserve du château ren-

(1) Dix ans d'agriculture.

ferment aujourd'hui un terrain qui se décomposait alors en deux cent six parcelles. Le comte dut acquérir un premier village situé à deux cents pas de l'habitation même, puis un second qui fermait toute issue vers le bourg, des jardins attenant à ces villages, une closerie et une soixantaine de morceaux détachés. Une fois acquéreur de ce qui lui manquait et maître de ses mouvements, il supprima la multitude des petits chemins creux qui sillonnaient le terrain situé entre l'habitation et la rivière, et il disposa tout ensuite pour mettre en prairie les terres qui descendaient vers l'eau réservant les parties supérieures pour le bois taillis et les terres labourables. Ce bouleversement radical sur une étendue de soixante hectares présente d'abord l'idée d'une mise de fond importante : « Mais dit M. de Falloux, les procédés suivis et les moyens employés pour atténuer ou compenser la dépense me disculperont. » En effet, il fit d'abord curer avec soin tous les fossés, toutes les terres de jardin, toutes les feuilles amassées et consommées de vieille date dans les carrefours, terrains vagues et lieux bas. On en forma

des provisions considérables de terreau ou engrais qui venaient fertiliser la nouvelle création au fur et à mesure qu'elle sortait de son chaos. Les baies étaient chargées d'arbres, soit de haute futaie, soit d'émonde ; il réserva seulement de distance en distance les arbres qui pouvaient servir à l'ornement du parc sans nuire à l'aménagement de la prairie et le reste fut réduit soit en bois de charpente, soit en bois de chauffage. Le bois de charpente entra pour la majeure partie dans la construction du château et de la ferme et le bois de chauffage, vendu hiver par hiver, offrit une ressource considérable (1).

Et voici un autre moyen du grand agriculteur celui qui lui gagna tous les cœurs, et qui fut son grand agent du succès. Ce fut la charité, l'amour du pauvre ; mais charité si bien entendue et si bien administrée, qu'on nous passe le mot, qui fit d'un pays pour ainsi dire sans ressource une contrée riche et fertile et de tous ses habitants, riches ou pauvres, de véritables frères et amis sous la paternité de Dieu.

(1) Dix ans d'agriculture.

Le comte de Falloux aurait certainement économisé du temps et de l'argent s'il avait confié la besogne à des ouvriers à la tâche ; mais il s'en garda bien et il n'eut qu'à s'en féliciter. Il refusa d'abord d'appeler pour les terrassements des ouvriers étrangers au pays. Il achèva son entreprise avec des ouvriers à la journée, appelant sans distinction, les vieux et les jeunes, les vigoureux et les infirmes annonçant à tous que le chantier était ouvert à quiconque de la commune ou dans quelques unes des communes adjacentes souffrait du chômage ou n'avait aucun état. Cette petite armée de journalier de tout âge et de toute allure s'élevait en moyenne au nombre de trente ; et, en trois années la transformation du terrain était complète. En même temps à la grande satisfaction du nouveau seigneur, le bourg lui même prenait un tout autre aspect. Les petites masures rasées étaient pauvres et humides ; des maisons à chaux et à sable, bien aérées, bien accessibles au soleil les remplaçaient. Les prix d'achat, le salaire de ces trois années, les profits accessoires qu'avait entrainé tout ce mouvement

avaient ou créé ou complété de petites fortunes : « La santé et l'aisance, dit M. de Falloux, avaient pris un mouvement ascendant et si d'une main j'avais eu à payer des journées bien employées, de l'autre je n'avais plus à entretenir des fainéantises volontaires ou forcées et des détresses maladives. » Nous recommandons ce socialisme chrétien à qui de droit, aux prédicateurs de grèves et aux organisateurs de chômage qui précipitent des milliers et des millions d'hommes dans la misère qui les affament, leur met un fusil en main et en fait les tristes victimes de la force armée, pendant que leurs femmes et leurs enfants épuisés meurent de faim dans la douleur et le désespoir.

Ce n'est pas que le mot socialisme ni l'idée qu'il représente soit et doive être un épouvantail pour les nations civilisées et encore moins pour les nations chrétiennes. C'est en général avec des mots nouveaux symbolisant quelque pensée généreuse et séduisante que les fauteurs de désordres créent des partis, fomentent des révoltes et finissent par faire des révolutions. Les gouvernements légaux, les souverains légi-

times, les classes dirigeantes ont bien tort de repousser ces mots et de faire la guerre à l'idée qu'ils impliquent. Ils devraient s'en emparer et dire par exemple : « vous parlez de liberté ? mais c'est nous qui sommes libéraux, c'est nous qui donnerons aux peuples toutes les libertés et tous les droits qu'ils peuvent avoir, vous parlez de socialisme, de science sociale, d'association ; mais voyons, de bonne foi, qui est à la tête de la société ? qui est plus à portée que nous d'étudier et de résoudre le grand problème de l'association, du socialisme ? qui a plus que nous les éléments en mains, par le pouvoir et la disposition de toutes les ressources, pour produire les résultats désirés et désirables ? » mais vouloir répudier les idées généreuses par système, parce qu'elles sont nouvelles, parce qu'elles sont émises par les ennemis du pouvoir, c'est vouloir leur créer des partisans en si grand nombre que les mesures coercitives loin de les restreindre ne font que les accroître et qu'un jour on est débordé par les hommes de désordre qui se sont habilement servis de ces idées pour troubler la vie des peuples au

profit de leurs cupidités et de leurs passions.

On ne peut donc plus reculer, il faut faire du socialisme ; mais il faut en faire à la manière de M. de Falloux et, de tous les grands industriels ou agriculteurs, en associant au bien-être et à la richesse produite par le travail, ceux qui accomplissent ce travail et qui sont les agents de cette prospérité. Si les hautes classes sont dans l'abondance, les classes inférieures et laborieuses ne doivent au moins manquer d'aucune des choses absolument nécessaires à la vie. Dans ces conditions, jamais les peuples ne se soulèveront ; bien au contraire, ils n'auront que des bénédictions sur les lèvres pour ceux qui par leur talent, leur fortune et leur humanité, leur auront fait ces heureuses conditions d'existence. La voilà tout entière, la question sociale, la voilà résolue et en plein triomphe ! Etant donnés des croyants sincères et des chrétiens de bonne foi, le socialisme, le vrai socialisme, le seul socialisme possible est fondé, parce qu'alors au sein de la société, dans toutes classes, dans tous les rangs de la hiérarchie, tout sociétaire a la part qui lui est afférente dans les produits de

l'association des forces, du talent, du capital, du travail ; et qu'ainsi nul n'a le droit de se plaindre, nul même n'en à l'idée ; car en définitive personne ne se révolte contre ses intérêts, contre son bien-être, contre l'affection dont il est l'objet, contre sa dignité ménagée, contre sa liberté, contre les succès et les gloires de sa maison, de son clocher ou de sa patrie. Mais pour fonder cet heureux état de choses, pour en donner seulement des échantillons à la terre, il faut des hommes comme le comte de Falloux, il faut des chrétiens, il faut des saints.

Tout en faisant ainsi le bien autour de lui, le comte de Falloux tient à le prouver, il faisait lui même, selon son expression, « une affaire supérieure à la plupart des placemenst industriels. » On prétend que l'agriculture, aujourd'hui ne nourrit plus ni le propriétaire ni les fermiers, et la grande agriculture moins encore que la morcelée. Il est possible qu'il en soit ainsi pour bien des agriculteurs, mais en tout cas point pour ceux qui comme le comte de Falloux agissent avec autant de prudence que de sagesse. Il en est qui en entrant dans la carrière agricole veu-

lent faire tout en grand, et tout à la fois à grands renforts d'hommes, d'animaux, de machines et de capitaux. Pour ceux-là un seul revers, surtout s'il a lieu dès les premières années de l'exploitation, c'est une ruine complète, un véritable désastre. Pour ceux qui imitent la prudence des débuts de M. de Falloux, cette prudence devient un gage de succès, de développements et de progression non interrompue. M. de Falloux s'appliqua, en effet à ménager surtout la première émission de son capital. Un taureau et une vache Durham (1) se trouvant dans son héritage il se contenta de ce point de départ, se

(1) Lorsqu'en 1850, M. de Falloux recueillit l'héritage paternel, il trouva dans les étables du château du Bourg-d'Iré trois spécimens de la race de Durham achetés tous trois quelques années auparavant par son père, à la Vacherie du Pin, sur les conseils de M. Jamet, agronome distingué de la Mayenne, et très partisan de la vulgarisation de la race Shorthorn en France.

Ces trois représentants de la race de Durham s'appelaient : le mâle, *Vendredi* ; les femelles, *Laure* et *Sarah*. Vendredi était fils du célèbre taureau anglais *Verax*.

résignant à grossir son troupeau non en achetant précipitamment et à des prix de fantaisie des animaux cherchés au loin, mais en amoncelant d'année en année les produits nés dans son étable; et, en cinq ou six ans, sans avoir compromis un écu, il se trouva en position d'affronter les concours, et dit-il : « soit par vente soit par échange, l'étable du Bourg-d'Iré était devenue dans le *Herde-book* l'émule des étables les mieux notées.

Dès 1852 le comte de Falloux remportait au premier concours régional d'Angers, un 2e et un 4e prix avec les animaux de demi-sang nés et élevés dans sa ferme modèle.

Il n'en fallut pas davantage pour que tous les regards se tournassent vers les animaux de la race Durham. Tout le monde s'extasiait devant cette race nouvelle, qui prenait possession du sol de l'Anjou.

Après ses premiers succès au premier concours régional d'Angers, M. de Falloux a reçu tous les triomphes agricoles, ainsi que les enfants vertueux de l'ancienne Rome. En 1862,

il obtenait la prime d'honneur de la grande culture, puis, successivement dans les concours généraux, dans les concours régionaux, il gagnait huit grands prix (objets d'art) quatre cents médailles d'or d'argent ou de bronze.

Actuellement, l'étable célèbre du Bourg-d'Iré nourrit à ses crèches cinquante animaux de race pure de Durham, et vingt bœufs de demi-sang. Nous sommes bien loin des jours ou *Vendredi*, *Laure* et *Sarah* restaient à M. de Falloux pour 700 francs. Au dernier concours régional de Rouen, une génisse du Bourg-d'iré partait pour le Chili, vendue 5,500 francs.

Même prudence pour les céréales et pour les bois que pour la viande. Des études sérieuses précédaient les applications des procédés, retenant des anciens ce qu'ils avaient de bon et luttant avec la plus grande énergie contre la routine dans ce qu'elle a de déplorable surtout contre le prétendu besoin de repos de la terre à qui il faut demander au contraire une production incessante, mais variée. Nous voudrions pouvoir entrer dans les détails de l'entreprise comme le fait M. de Falloux dans son livre

Dix ans d'agriculture qui met aux mains des sages agriculteurs tous les moyens de réussite. Ces moyens, après les avoir détaillés, il les résume ainsi théoriquement on pourrait dire philosophiquement dans la bonne acception du mot : « Les progrès graduels qui naissent de l'expérience qui grandissent avec le temps sont le vrai partage de l'homme et méritent vraiment confiance. Cette loi ne doit être nulle part plus souveraine qu'en agriculture. Je laisse donc de plus hardis et de plus érudits professer des théories absolues sur la spécialisation des races. Je me contente, jusqu'à plus ample informé, de leur amélioration, et dans cette voie sagement modeste, je garantis le succès sans aucune chance de déperdition pour notre richesse nationale. »

C'est par des procédés si intelligents que M. de Falloux montra aux agriculteurs de son entourage, qu'avec le Durham, on pouvait modifier du tout au tout la race bovine locale, défectueuse dans sa forme, disproportionnée dans son ossature, corriger chez elle les défauts de nature et de tardive à se faire, la ren-

dre précoce. En un mot, étant donné un taureau de pur sang Durham, et une vache de race mancelle, obtenir par leur conjonction un produit de demi-sang vendable avec profit à trois ans, alors que dans le passé, un bœuf manceau n'était bon à livrer au marché qu'entre cinq et sept ans.

C'est la fabrication, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, de demi-sang à l'étable du Bourg-d'Iré qui a été le point de départ de la grande influence agricole que M. de Falloux ne devait cesser d'exercer durant toute sa vie dans l'arrondissement de Segré.

Faire deux bœufs en 7 ans, au lieu d'un seul, c'était mettre l'argent en mains aux fermiers généraux, qui, louant les terres à bail, les exploitaient avec un métayer, qui souvent n'apportait pour tout avoir dans l'exploitation, que ses deux bras et sa bonne renommée de travailleur. Aussi, métayers et propriétaires exploitant leur sol s'adonnèrent-ils à l'élevage des demi-sang, à l'envi les uns des autres.

Sans doute, c'était bien de donner à son pays les éléments de création d'une race bovine

nouvelle. Mais si la recette de doubler le cheptel d'une ferme était trouvée, il fallait réaliser le moyen de nourrir cette nouvelle famille.

Avec l'assolement traditionnel de l'Anjou, on avait deux récoltes en trois ans, la terre restant une année en jachère de repos.

M. de Falloux supprima la jachère, aménagea l'assolement alterne intensif sur son domaine. Il obtint trois récoltes en deux ans ; l'ordre des facteurs culturaux était absolument renversé.

Avec ce système, le revenu de l'hectare, de 50 francs qu'il était annuellement, passa progressivement à 70, 90 et 100 francs.

La rente était doublée, et la valeur vénale du sol croissait proportionnellement.

Voilà pour l'intérêt privé plaidé dans la cause de l'agriculture ; mais c'est surtout l'intérêt public qu'un grand agriculteur ne doit pas perdre de vue, et M. de Falloux a véritablement démontré que par ses procédés agricoles ces deux intérêts se trouvaient absolument satisfaits, à la condition que les agriculteurs soient aussi prudents qu'habiles et que l'Etat

devienne pour l'agriculture d'un plus puissant secours et d'une protection plus efficace. Il faut doubler et tripler le budget de ce ministère pour le développement des chemins vicinaux ; il faut élever le montant des primes de manière à ce qu'elles deviennent une véritable rémunération du travail et non un simple témoignage honorifique qui est souvent très onéreux à celui qui les obtient. Un petit propriétaire ou un simple fermier se garderaient bien, surtout s'ils sont éloignés des concours régionaux. — Ils le sont quelquefois de 50 à 60 lieues. — de transporter domestiques et animaux sur un tel parcours pour courir la chance de ne rien avoir ou d'obtenir des primes qui varient entre cent et sept cents francs. Il faut toujours, selon M. de Falloux, imiter les comices cantonnaux dans son prix de ferme qui consiste en une coupe symbolisant l'honneur en l'accompagnant d'une somme 5,000 francs : « la coupe, dit-il, est un véritable objet d'art, digne à tous les titres d'être conservée dans une famille, la somme est devenue le stimulant de nouveaux efforts vers de nouveaux succès » seulement comme le

fait observer avec raison notre grand cultivateur il faudrait qu'une si belle et si haute récompense au lieu d'être décernée par un jury politique souvant circonvenu, il faudrait qu'elle le fût « par un jury composé d'hommes compétents et moins subordonnés à l'action administrative » M. de Falloux signale comme un des plus grands dangers de l'agriculture la dépopulation des campagnes au profit des villes, et il voudrait qu'on modérât ce mouvement au lieu de l'encourager comme on le fait. Il signale en même temps, pour qu'on puisse y porter reméde, les principaux motifs de ce mouvement de dépopulation qui sont le service militaire, la direction des travaux publics, le relâchechement du frein moral et l'envahissement du luxe. Il voudrait que l'impôt des hommes fut plus ménagé encore que l'impôt des denrées ; que le développement exhorbitant des travaux publics n'absorbât pas, comme il le fait, une si grande partie de la population des villes au détriment des campagnes avec cette aggravation que les ouvriers des grandes villes où ils viennent se réfugier, s'y trouvent sans dis-

cipline, sans frein moral, sans famille, sans appui, travaillant pour vivre et dissipant tout le reste de son pécule, en plaisir, en débauche, à la satisfaction de ses passions. ou bien pour tromper leur isolément, se faisant initier à des sociétés politiques qui en font bientôt des paresseux, des énergumènes, des récalcitrants, des citoyens plutôt nuisibles qu'utiles. Ah! qu'ils seraient mieux aux champs! qu'ils seraient plus heureux et que la patrie serait plus prospère! Aujourd'hui, sous prétexte de grands travaux, ou de grandes industries on agglomère partout des masses d'hommes qui y vivent sans règle et sans autre devoir à remplir que leur travail. Aussi, que deviennent-ils? de pauvres grévistes en révolte qui jettent le pain même de leur labeur et qui de degré en degré vont à toutes les misères, sinon à tous les crimes, et dont l'idéal monstrueux est la destruction de la société. Quelle différence avec ces temps anciens où les ouvriers de tout état avaient le ciel en perspective, une bannière sacrée pour guide et un patron pour protecteur! Tous les travailleurs alors étaient à leur place et

avaient le droit d'y être protégés, secourus par leurs frères et par leurs maîtres, et non isolés et abandonnés à eux-mêmes, comme aujourd'hui au sortir de leurs réunions où ils ont laissé quelquefois jusqu'à l'obole qui devait nourrir un jour de plus leur femme et leurs enfants. Ah ! quand les ouvriers sauront-ils enfin discerner leurs amis véritables de ces prétendus amis qui les mènent à tous les désastres ?

En ce qui concerne les effets de la démoralisation à la campagne, M. de Falloux en a fait un tableau saisissant et qu'il est toujours bon de mettre sous les yeux des intéressés :

« A la campagne, dit-il, le cabaret est l'adversaire du travail et de la vie de famille. Le cabaret de village tourne promptement aux mauvais lieux clandestins. Dès qu'il se multiplie, il spécule nécessairement sur le vice, l'appelle, le favorise, l'initie aux raffinements les plus dangereux. Le valet de ferme, l'ouvrier compagnon s'y glissent d'abord furtivement, se plaisent dans leur rencontre, s'enhardissent, puis s'installent au grand jour, finissant par braver et les réprimandes privées et le blâme

public. Les dés et les cartes se joignent au vin ; on joue d'abord l'argent qu'on a, ensuite celui qu'on n'a pas ; on finit enfin par engager celui qu'on dérobe et plus d'une liaison commencée au cabaret se dénoue honteusement devant un tribunal ou une cour d'assises. » Cela n'arrive que trop souvent, mais le moindre des maux que puisse engendrer l'immoralité chez l'ouvrier c'est la misère qui engendre la maladie et la mort.

Le comte de Falloux, lui, s'est donné un spectacle plus doux et plus consolant. De sa fenêtre, comme il le dit, il a pu tracer un autre tableau, celui qu'il avait créé lui-même à force de charité et de travail autour de son domaine. Il pouvait dire, pour en avoir la preuve dans ses caisses et sous ses yeux ; que l'agriculture ne corrompt pas ceux qu'elle enrichit et que c'est le seul genre de fortune qui mérite ce compliment. « Ses délassements comme ses travaux, écrit-il, répugnent à dépraver les masses. C'est la carrière ou la créature demeure le plus constamment avec le créateur. Ses instruments principaux lui viennent

directement de Dieu ; le soleil et le nuage, la chaleur et la rosée. Le regard du laboureur est, avec le regard de l'astronome celui qui se lève le plus habituellement vers le ciel. C'est aussi la carrière qui favorise le plus la vie de famille. Les générations se groupent derrière leur chef, et se réunissent chaque soir autour du même foyer... Pour le travail des champs l'air et l'espace ne manquent jamais, la famille y est une richesse, l'éloignement d'un fils ou d'une fille une calamité autant qu'une affliction... Dans la vie des champs les distractions participent à toute la simplicité de la vie commune et publique. L'œil du maître ou du père ne cesse jamais de les apercevoir et quand un désordre s'est glissé dans une liaison, il est bien rare qu'un mariage heureux et honnête ne répare pas, sous l'aiguillon de la conscience, une faute d'entraînement. »

Et l'auteur se demande de suite ce qu'il faudrait pour que ce tableau ne fût pas, ailleurs que dans ses terres une églogue imaginaire, et il répond carrément. « Il faut, dit-il, que le propriétaire ait lui-même quelques-unes des

vertus qu'il se propose de maintenir au sein de la population qui l'environne. Il faut qu'il reste souvent au milieu d'elle ou ne s'y fasse représenter que par des délégués pénétrés du même esprit que lui-même. Telle classe supérieure, telle classe inférieure, quand la souffrance et l'immoralité sont en bas, la responsabilité est en haut. » Voilà qui est explicite. Il faut que le maître puisse dire à l'ouvrier, comme le Christ à ses disciples : « Je vous ai donné l'exemple. » Monsieur de Falloux pouvait tenir ce beau langage à ses travailleurs qui en l'imitant étaient heureux et bons. Et voilà pourquoi de sa fenêtre, il ne voyait sur son domaine, que des visages riants ; et voilà pourquoi aussi nous pouvons le présenter aux propriétaires et aux laboureurs, aux maîtres et ouvriers comme un exemple de toutes les vertus au milieu d'une génération qui s'en va, à la débandade, vers toutes les misères et tous les avilissements.

Nous terminerons ce que nous voulions dire du comte de Falloux agriculteur, l'éloge qu'il a fait lui-même du véritable campagnard.

« Le véritable campagnard, dit-il, est en même temps actif et sédentaire ; sensible à l'honneur, inaccessible à l'ambition ; il sert son pays sans quitter son foyer. Son corps est robuste parce que son âme est en paix. Plonge-t-il son regard en arrière, il retrouve des soucis et des peines mais point de regrets. Sa devise est : Vivre en travaillant, mourir en priant. Quand ses jours sont comblés, il laisse autour de sa tombe un honnête souvenir de deux ou trois lieues de circonférence, résumé en un seul trait : il aima les paysans et les pauvres. »

C'est tout un portrait. L'auteur a voulu parler des autres et c'est de lui-même qu'il fait ici la peinture. Nul ne saurait faire de cet homme de bien un éloge plus digne et plus mérité (1).

(1) M. de Falloux, *Dix ans d'agriculture.*

V

Les derniers jours.

Nous venons de parcourir rapidement mais d'une manière suffisante pour le révéler à nos lecteurs et faire bénir sa mémoire, la vie du comte de Falloux dans les trois phases qui l'ont le plus mis en relief : l'homme politique, l'écrivain et l'agriculteur. Ceux qui nous ont lu n'ont pas besoin que nous leur retracions maintenant la vie du chrétien ; car chrétien, M. de Falloux le fut toujours, partout et en toute chose. C'est sa foi, son amour pour l'Eglise et sa charité qui relient toutes les parties de sa vie et en font l'admirable unité. Homme politique, il ne défend et ne soutient de son talent, que les grandes et nobles causes, celle de l'Eglise attaquée, celle du Souverain pontife persécuté, captif ou calomnié, celle de la France chrétienne par sa loi sur l'enseignement public qui a permis d'élever chrétiennement deux géné-

rations d'enfants. Ecrivain, il ne prend la plume que pour compléter ce que sa parole éloquente n'a pu dire ; et, nous l'avons vu, certains de ses ouvrages sont de véritables œuvres de piété et de religion, sans compter ce qu'ils contiennent de profondément pensé et d'admirablement exprimé sur les hauts sujets dont ils traitent. Agriculteur, c'est l'homme de charité, l'homme de bien dans sa plus haute expression qui se révèle. Il se fait agriculteur non pour augmenter une fortune plus que suffisante à la modestie de ses habitudes ; mais pour faire d'un pays que le morcellement rend stérile et dont les habitants vivent dans la misère, un vaste domaine bien amendé, bien cultivé, et très fertile en production et en troupeaux, de manière qu'autour de lui on n'eût plus qu'à travailler non seulement pour sortir de la misère, mais encore pour arriver à la pauvreté honorable et à un véritable bien-être. Nous avons vu qu'il s'est fait « selon l'expression de M. de Falloux » de petites fortunes au Bourg-d'Iré. Sur un terrain assez vaste il a donc résolu le problème de l'extinction du paupérisme et il

l'a résolu non théoriquement et sur le papier comme nos prétendus grands économistes, mais pratiquemment, sur le sol et parmi tous les habitants de sa contrée. Autour de lui, plus d'hommes absolument pauvres, plus de famille en détresse, plus de mendiants ; mais des travailleurs courageux et encouragés, des familles se formant et prospérant dans la joie du bien-être, et des hommes qui n'eussent pu tendre la main, car le pain quotidien était offert à leur bonne volonté s'ils voulaient se plier au travail. Pour ce qui est des vaincus de la vie : les malades, les estropiés, les vieillards, les impotents, le nombre en était bien restreint ; mais les secours de toute nature leur étaient assurés, car dès 1851 il avait installé à ses frais, une maison de retraite pour les indigents, au Bourg-d'Iré, avec pharmacie gratuite pour les pauvres, il fondait peu après, dans l'enclos de l'ancien château de Segré, l'hospice Swetchine, avec le produit des ouvrages de son illustre amie. Quarante vieillards y sont aujourd'hui recueillis. M. de Falloux, autant qu'il est possible en ce monde, avait donc créé le bonheur dans ses

domaines et dans son pays, et en avait comme expulsé la misère et le malheur.

Le comte de Falloux n'étendait pas seulement sa charité sur sa famille de laboureurs. Partout où il lui était donné de faire du bien ou de rendre service il le faisait volontiers et avec infiniment de délicatesse. Nous en voulons citer un exemple qui pourra servir d'échantillon de sa manière charmante d'obliger : se trouvant à Londres, dans un boarding-housse, il apprit par son hôtesse la position plus que difficile d'un réfugié français compromis dans l'affaire de Boulogne, M. Fialin, sur lequel les débats de la Cour des pairs avaient généralement appelé la sympathie. Immédiatement, le député royaliste écrivit au complice de Louis-Napoléon, qu'ayant par pur hasard connu ses ennuis, il lui demandait la permission de lui offrir cordialement un modeste prêt de quelques billets de mille francs, dont le remboursement s'effectuerait en des jours meilleurs. Le futur duc de Persigny accepta, et promit de s'acquitter le jour où le prince Louis serait chef de l'Etat, et son généreux bienfaiteur, son ministre. Cela

ressemblait trop alors à une plaisanterie... mais deux années plus tard, en 1850, et le lendemain même de son entrée au ministère, M. de Falloux trouvait un pli du duc de Persigny, avec ces mots : « J'acquitte ma dette... »

Que si l'on nous demandait le secret des heureux résultats de M. de Falloux dans l'exploitation agricole qu'il avait fondée, nous répondrions : Le voici : retenez-le bien, vous qui entassez système sur système qui faites expérience sur expérience visant la solution du problème social et qui n'aboutissez qu'à de déplorable déceptions, à de ridicules avortements quand ce n'est pas aux révoltes et au sang versé ; oui retenez bien le secret du comte de Falloux. Il était chrétien et il agissait en chrétien. C'est au service de cette idée chrétienne qu'il mettait son savoir, sa prudence, sa sagesse, sa bonté et sa fortune. Et cela a suffi pour qu'il fit lui-même, c'est son expression, « un des meilleurs placements, une des meilleures affaires industrielles de son temps, tout en enrichissant son pays et en faisant le bonheur

de quiconque mettait avec lui la main à la charrue.

C'est ainsi qu'a vécu cet homme de bien, ce grand et vénérable bienfaiteur de son pays, ce modèle digne d'être offert à tous ceux qu'anime l'amour de l'humanité, pendant les 75 ans qu'il a passé sur la terre.

Successivement frappé dans tous les siens, M. de Falloux avait vu déjà mourir en quelques années sa femme (Mlle de Caradeuc, dernière descendante de la Chalotais), un fils en bas âge, puis sa fille, et son frère le cardinal. Il restait, comme il le disait avec tristesse, seul, au milieu de toutes ses tombes. Au temps des mémorables réunions d'Angerville et de la Roche-en-Brenil, le Bourg-d'Iré se trouvait constamment visité par des hôtes illustres, toujours en fête. Quel contraste en ces derniers temps : le grand château désert était abandonné plus de six mois de l'année ; le comte de Falloux séjournait plus longtemps, pour se rapprocher des vivants, dans le vieux logis paternel de l'impasse des Jacobins, à Angers, son *presbytère*, comme il l'appelait

dans l'intimité. Il y recevait là des visites de quelques amis, le comte G. de Blois, son neveu, MM. de Cumont, l'ancien ministre; de Soland Benoist d'Azy, l'amiral Rose, le docteur Farge, son médecin et son ami ; le comte Henri d'Armaillé, MM. André Joubert, Léon Lavedan de Baracé, de la Perraudière, Jules André, de l'*Union de l'Ouest*, des prêtres, des religieux, des passants... Puis l'illustre vieillard allait faire quelques séjours à Rochecotte, chez sa fidèle et vieille amie la marquise de Castellane, fille du prince de Talleyrand; c'est là qu'il y a peu de mois, une attaque, sans affaiblir son intelligence demeurée ferme et fine jusqu'au bout, le rendit presque sourd. Ce fut pour son entourage comme un premier avertissement d'un dénouement fatal, qui malheureusement ne devait pas longtemps se faire attendre. Arrivé à ce point, Dieu a trouvé que ce serviteur fidèle avait assez fait pour gagner le ciel, et il l'y a appelà pour ainsi dire subitement, mais sans le surprendre. Il a trouvé une âme prête à se présenter devant sa justice et sa miséricorde : « Nous savons, dit l'*Union de*

l'Ouest qu'il n'a pas été surpris par la mort ; son âme se trouvait prête à paraître devant le juge souverain qui connaît le fond des cœurs et récompense suivant la réalité des actes accomplis. »

M. de Falloux fut pris, le jour de l'an même, d'un rhume assez léger qu'il cru devoir arrêter dès le debut en gardant la chambre et le lit. Dans la soirée du 5 janvier, M. le vicomte de Cumont, qui allait lui faire sa visite quotidienne et le mettre au courant des décisions de la réunion, trouva son vieil ami au plus mal. Le docteur Farge, aussitôt appelé, essaya de réagir, mais ne tarda pas à constater une congestion cérébrale, qui, en effet, envahissait rapidement tout le corps et, en quelques heures, déterminait l'agonie.

Toute la nuit se passa dans une douloureuse veille. La science n'avait plus d'espoir.

Le 7, à trois heures de l'après-midi, M. le comte de Falloux rendit son âme à Dieu, entouré de son neveu, le comte de Blois, de ses amis MM. de Resseguier, de Cumont, de Soland, de la Perraudière et Joubert, assisté par un adver-

saire depuis longtemps réconcilié, Mgr l'évêque d'Angers, qui lui avait apporté avec les derniers sacrements les suprêmes consolations.

Dès que la vie du comte de Falloux avait été sérieusement menacée, l'*Union de l'Ouest* écrivait les lignes suivantes, écho fidèle de tous les sentiments de l'Anjou :

« Nous sommes sous le coup d'une grande douleur, et nous ne pouvons nous en distraire même pour la politique.

Notre maître et notre ami, M. le comte de Falloux, est en proie, depuis près de vingt-quatre-heures, aux suprêmes angoisses de l'agonie. Notre cœur, comme notre pensée, ne peut se détacher de ce lit de douleur, où s'éteint une si belle intelligence.

Et quand enfin la fatale nouvelle lui parvint, la même voix amie, s'écria :

« La rapidité foudroyante de la mort de notre éminent maître et ami nous rend plus vive la douleur de la séparation, sans troubler notre confiance en la bonté de Dieu. Nous qui avons pu voir de près M. de Falloux, nous savons qu'il n'a pas été surpris par la mort ;

son âme se tenait prête à paraître devant le juge souverain, qui connaît le fond des cœurs et récompense suivant la réalité des actes accomplis. Devant ce lit de mort et dans notre indicible douleur, nous évoquons, comme un gage d'espoir qui ne sera pas trompé, le souvenir de cette parole du Vicaire de Jésus-Christ, qui fut pour notre ami la suprême consolation de sa vie vaillante et généreuse : « C'est « un grand, un fidèle serviteur de l'Eglise. »

Et ces sentiments et les regrets on les retrouve dans tous les journaux conservateurs de quelques pays qu'ils soient et à quelque nuance qu'ils appartiennent. Un grand homme de bien venait de quitter ce monde ; la plainte, la douleur et les regrets étaient universels.

L'inhumation du comte de Falloux eut lieu le 12 janvier au Bourg-d'Iré où se trouve le tombeau de famille. Un grand nombre de ses amis s'y étaient rendus pour assister au service religieux qui devait précéder la mise au sépulcre.

Parmi les personnages qui avaient tenu à donner au défunt cette marque de suprême

sympathie, figurait M. de Fitz-James, représentant de Monsieur le Comte de Paris et chargé par lui de remettre à M. de Blois une lettre autographe où il lui exprimait ses plus sincères condoléances.

Après avoir rendu hommage aux hautes qualités de M. de Falloux, Monsieur le Comte de Paris terminait ainsi :

« Sa foi dans la Monarchie traditionnelle et « moderne était communicative ; il ne doutait « pas de l'avenir de la France. »

Les sociétés de secours mutuels fondées par le défunt étant arrivées, le clergé procèda à la levée du corps.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. Buffet, M. de la Péraudière, le baron de Candé, M. Rousseau, maire de Segré et l'adjoint au maire du Bourg--d'Iré.

Le brancard était porté par les métayers du bourg qui se relayaient à tour de rôle.

Le cortège, traversant le Bourg-d'Iré, arriva un quart d'heure après à la petite église où devait se célébrer le service.

L'église était littéralement bondée. Tous les métayers tenant en main des cierges allumés, et la nef inondée de ces flammes, avait l'aspect le plus imposant.

A l'élévation, un chantre entonna un *O Salutaris* angevin d'une poésie intense et qui produisit sur l'assistance une grande impression.

Le service terminé, le cortège se reforma pour aller au cimetière.

Au petit cimetière du Bour-d'Iré le curé dit la dernière prière et les assistants défilèrent devant le caveau pour jeter l'eau bénite. Bien des paysans avaient les yeux pleins de larmes devant les restes de celui qu'ils aimaient et vénéraient depuis si longtemps.

Et maintenant que nous avons fait connaître à nos lecteurs l'homme tout entier à travers les cinquante années de sa vie active et qu'ils ont pu le juger à ses œuvres, à ses actes et à ses sentiments nous leur recommandons son

âme. Nous les prions d'avoir pour elle un souvenir devant Dieu le suppliant de la recevoir, comme celle d'un bon et fidèle serviteur, au sein de sa gloire et de sa joie éternelles : « *Intra in gaudium Domini tui.* »



TABLE ANALYTIQUE



Le Comte de Falloux.

I

Pages.

BIOGRAPHIE. — Sa naissance. — Sa famille. — Ses attaches avec la monarchie légitime. — l'annoblissement de son père avec majorat au titre de comte. — Ses premières publications. — Etapes principales de sa carrière catholique, politique et agricole........... 3 à 17

II

LE COMTE DE FALLOUX HOMME POLITIQUE. — Député de Maine-et-Loire, 1846. — Son adhésion loyale à la République, 1848. — Retour à ses premières opinions royalistes. — Rapporteur de la loi sur les ateliers nationaux. — Ministre de l'instruction publique. — La loi sur l'enseignement, 1850. — Le parti Veuillot et M. de Falloux. — La question du drapeau. — Ses ouvrages politiques. — L'expédition de Rome. — Catholique et royaliste. — Au Congrès de Malines. — Les élections de 1869. — Annonces de ses mémoires........ 17 à 36

III

Pages.

Le comte de Falloux écrivain.— L'histoire de Louis XVI. — L'histoire de saint Pie V. — Annales de la charité.— Biographie de Mme de Pastoret. — L'évêque d'Orléans. — Mme de Swetchine. — Augustin Cochin. — La convention du 15 septembre 1865. — Etudes et souvenirs. — Discours et mélanges politiques, etc. .... 36 à 56

IV

Le comte de Falloux agriculteur. — Fin de la carrière politique, 1850. — La terre de Bourg-d'Iré. — M. Lemanceau. — Ses résolutions de vie agricole. — Ses plans, ses moyens, ses succès. — Dix ans d'agriculture. — Le bien être répandu dans sa contrée. — Sa charité .... 56 à 82

V

Les derniers jours du comte de Falloux.— Ses anciens amis. — Une première attaque. — Prêt à mourir. Les derniers sacrements. — Sa mort. — Les obsèques, — Regrets universels .... 82 à 94

Lyon. — Impr. J. GALLET, rue de la Poulaillerie, 2.